

Lulu et la grande guerre, Fabian Grégoire

Partie 1

« Alors ? Il y a une belle vue, de là-haut? »

- Je vois presque le toit de la maison...
- Fais quand même attention, Lulu... Tu me fais peur ! »



Lulu, c'est comme ça que tout le monde m'appelle. Mais mon vrai prénom, c'est Lucienne.

Chaque été, la veille du 2 août, c'est moi qui garnis le mât de cocagne des enfants.

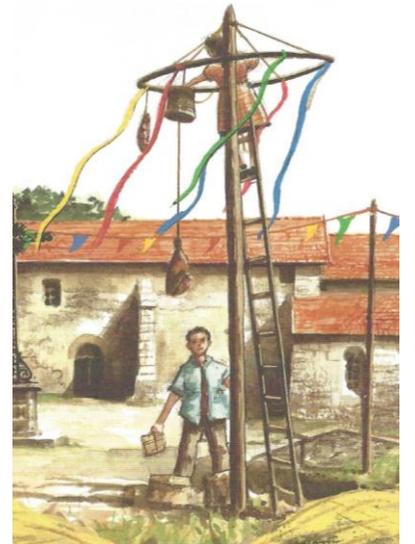
Mon frère Charles, il n'a jamais pu le faire : il a le vertige...

« Le premier lot est prêt : tu peux tirer! »

Tous les deux, nous aidons monsieur le maire à préparer la Saint-Julien. Saint-Julien, c'est le nom de notre village, et c'est le 2 août que tombe la Saint-Julien. Alors, ce jour-là, nous faisons tous la fête...

« C'est lourd ! Qu'est-ce que c'est? »

- C'est le jambon sec ! Il doit bien faire cinq kilos...



- Bonjour, monsieur le curé ! Vous avez vu ce jambon ? Il est beau, pas vrai? »

- Oui, Lulu. Il est très beau ... »

Monsieur le curé avait l'air soucieux .

« Il y a un problème pour la fête ? lui a demandé mon frère.

- Excuse-moi, Charles! Je n'ai pas le temps de parler de ça maintenant... » a-t-il répondu en se pressant vers l'église.

Ça nous a semblé bizarre : d'habitude, le curé s'intéressait beaucoup aux préparatifs de la Saint-Julien...

Quelques minutes plus tard, c'est monsieur le maire qui est arrivé à grands pas.

Il avait le visage sombre. Alors qu'il entra dans la mairie, le clocher de l'église s'est mis à carillonner d'une drôle de façon.

Je n'avais jamais entendu les cloches sonner comme ça ...

« Le tocsin ! s'est exclamé Charles.

- Le quoi ? ai-je demandé.
- Le tocsin ! Ça veut dire qu'il y a eu une catastrophe ! »



Alertés par les cloches, tous les habitants ont accouru. Même ceux qui travaillaient dans les champs ont laissé leur tâche pour venir aux nouvelles... En quelques minutes, la population était rassemblée sur la place. Les gens parlaient : que se passait-il de grave ? Pourquoi le maire portait-il son écharpe tricolore ? Et qu'est-ce qui était écrit sur ces affiches que le garde-champêtre collait un peu partout ? Avec Charles, on s'est approchés de l'une des grandes feuilles...

Dessus, il était écrit en grosses lettres noires « Mobilisation générale ». En voyant cela, Charles a pâli. Autour de nous, des villageois pleuraient. D'autres restaient silencieux...

« Je vais devoir partir, ma Lulu. Je vais aller me battre contre les Allemands...

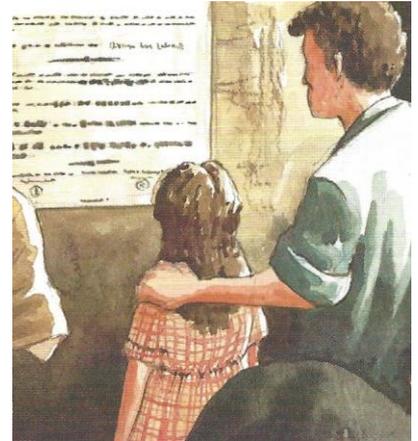
- Te battre ? Mais... La fête de la Saint-Julien ? »

Il m'a regardée avec tristesse :

« Il n'y aura pas de fête cette année, ma Lulu... »

Le tocsin s'est arrêté. Monsieur le maire a fait un discours.

Il a expliqué qu'il allait peut-être y avoir la guerre, et que la France devait se préparer au combat... Nous l'avons tous écouté en silence.



Quand il a eu fini, Charles a murmuré : « Viens Lulu ! Revenons à la maison... » Nos parents avaient appris la nouvelle par les voisins : maman a un peu pleuré ; papa a juste donné une petite tape sur l'épaule de Charles, mais j'ai bien vu que son menton tremblait.

Mon frère avait vingt-deux ans. Il venait de finir ses trois années de service militaire.



C'est comme ça que, le lendemain, nous nous sommes retrouvés à la ville pour voir partir le régiment de Charles.

« Tu m'écriras ? »

- Oui, sœurlette ! Je t'enverrai de jolies lettres, juste pour toi, avec ton nom dessus ! »

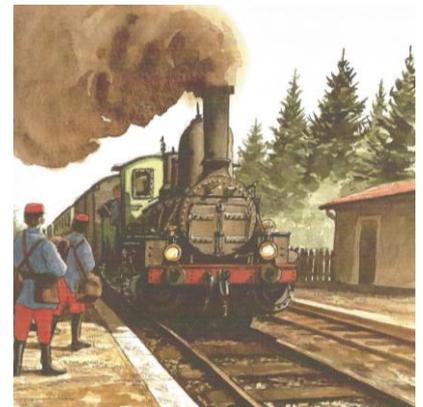
Malgré son air joyeux, je sentais qu'il n'avait aucune envie de partir...

Une voix a crié : « En voiture ! » Mon frère m'a prise dans ses bras, m'a fait deux grosses bises, puis il m'a reposée sur le quai... Quand la locomotive a démarré, tout le monde s'est mis à crier.

« A bientôt, ma Lulu ! Si tu es bien sage, on fera la fête tous les deux, quand je rentrerai ... » m'a lancé Charles par la fenêtre

de son compartiment. Des larmes ont rempli mes yeux : je n'ai plus réussi à voir son visage.

Tandis que le train s'éloignait, à plusieurs centaines de kilomètres de nous, les soldats allemands commençaient à envahir la Belgique... Le lendemain, l'Allemagne déclarait la guerre à la France...



Lulu et la grande guerre, Fabian Grégoire

Partie 2

La fête annulée, tous les jeunes hommes partis, le mois d'août a été triste au village.

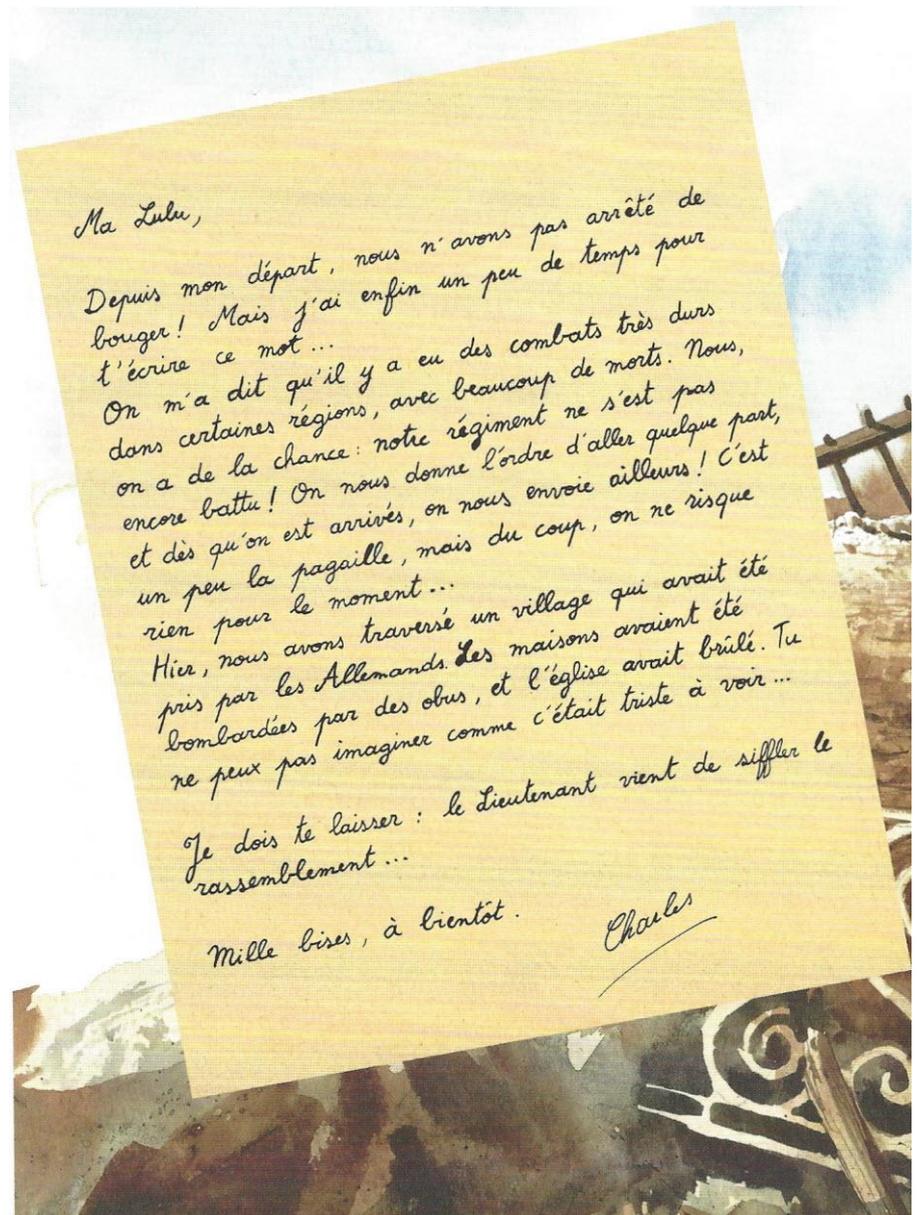
Au café, monsieur le curé faisait la lecture du journal à voix haute, pour tous ceux qui ne savent pas lire. J'allais souvent l'écouter. Les journaux disaient que les Allemands seraient bientôt battus, et que la guerre ne durerait pas. Mais les semaines défilaient, et elle durait. Moi, je m'inquiétais pour mon frère, car depuis son départ, nous n'avions encore reçu aucune nouvelle de lui...

Enfin, un peu après la rentrée des classes, le facteur nous a apporté une grosse lettre. C'était un jeudi, vers onze heures. Maman a tout de suite reconnu l'écriture de Charles : elle a aussitôt ouvert l'enveloppe, avec le petit couteau qui lui sert à éplucher les pommes de terre...



A l'intérieur, il y avait plusieurs feuilles pliées en deux. Sur l'une d'elles, il était écrit « Pour Lulu ».

Maman me l'a donnée, et j'ai filé au grenier pour la lire. Bien assise dans le foin, j'ai déplié le rectangle de papier...



Ce n'était pas une lettre bien longue, mais quel soulagement de savoir que mon grand frère allait bien. J'ai lu le texte à maman, puis j'ai couru au village pour le montrer à mon amie Clémence : la fille de l'épicier.

En approchant de la boutique, j'ai entendu des éclats de voix. Une cliente au visage tout rouge gesticulait: « Plus de farine ! Vous vous moquez de moi ? »

Derrière son étal, le père de Clémence essayait de lui expliquer qu'il n'y pouvait rien, qu'on lui avait déjà acheté tout ce qu'il lui restait... La cliente ne voulait rien savoir. C'est vrai qu'à cause de la guerre, beaucoup de gens avaient peur de manquer de nourriture. Ils avaient donc fait des provisions, et les épiceries commençaient à manquer de tout...

Quand Clémence m'a vue, elle a sauté de son tabouret pour me rejoindre.

« J'ai reçu une lettre de Charles ! lui ai-je dit en sautillant sur place.

- Tu as de la chance ! Nous, on ne sait pas où est Jules...

Jules, c'était son frère à elle. Il était parti le même jour que Charles...

En voyant sa fille toute triste, la maman de Clémence lui a donné quelques centimes :

« Allez donc boire une limonade: ça vous changera les idées ! »

Après l'avoir remerciée, nous sommes montées toutes les deux tranquillement jusqu'au café Doniol, qui se trouve un peu plus haut dans le village. Autour du comptoir, la discussion était animée. Le menuisier, qui avait visiblement trop bu, s'adressait à monsieur André :

:

« Mon fils à moi, il est au front ! Il se bat ! C'est pas comme le tien

...

- Ce n'est quand même pas de sa faute si l'armée n'a pas voulu de lui !

- Pas voulu ? Dis plutôt qu'il a tout fait pour ne pas y aller !

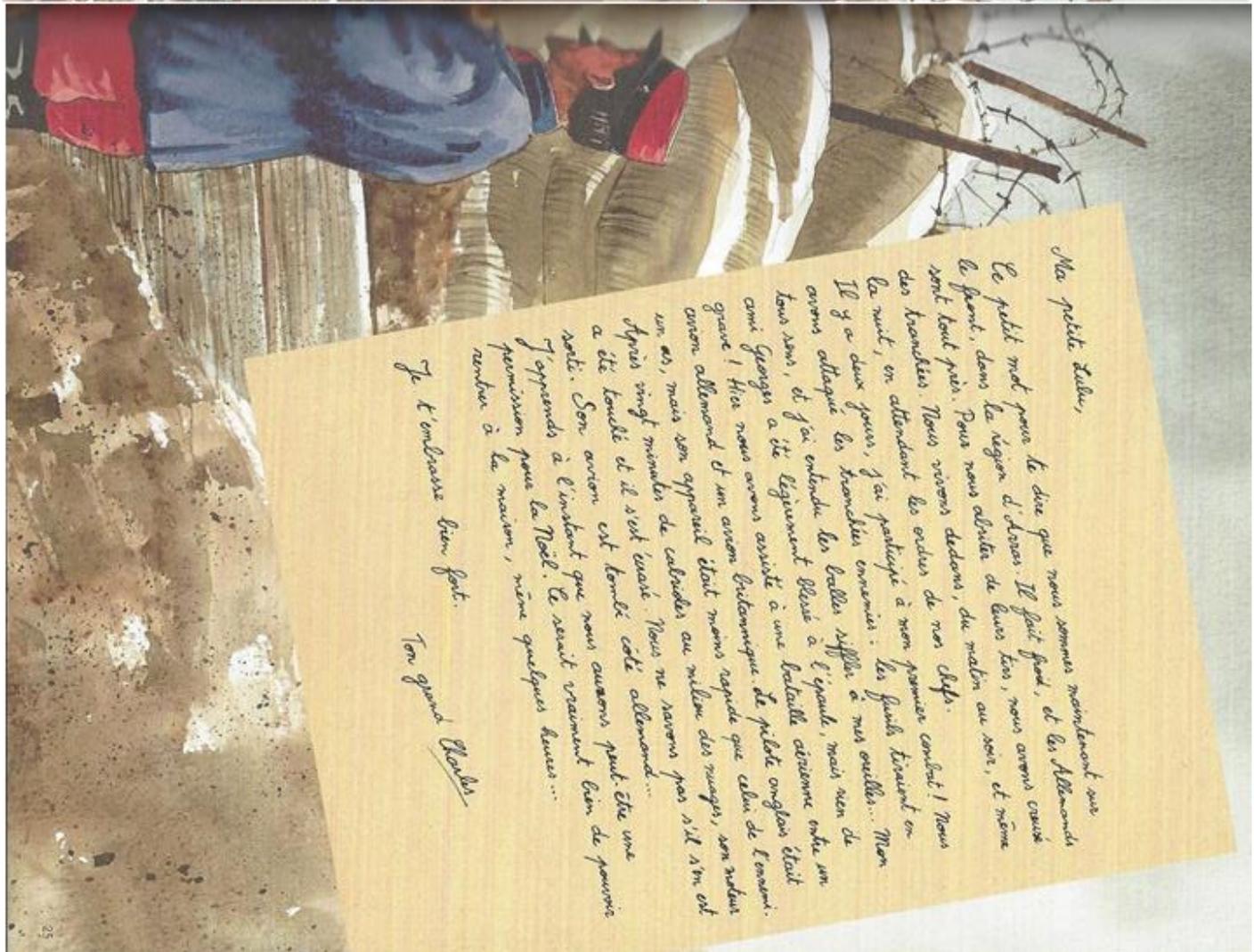
- Répète un peu ça ! » a crié monsieur André en se redressant.

L'inquiétude et la peur semaient le trouble, même entre les meilleurs amis du monde.

Clémence a payé nos limonades, et on a vite quitté la salle...

Plusieurs semaines ont passé, puis la deuxième lettre de Charles est arrivée. L'enveloppe était un peu sale, mais l'écriture était toujours bien régulière...





J'ai espéré tous les jours, mais Charles n'a pas eu sa permission. Par contre, il m'a envoyé beaucoup d'autres lettres. Tous les mois, il en arrivait une ou deux. Alors, le facteur, je l'aimais bien ! Pourtant, depuis l'histoire de Blanche, on avait aussi un peu peur de lui...

Blanche, c'est notre voisine. Un jour de février, le facteur est venu chez elle avec une enveloppe. Il était accompagné du maire. Ils ont dit quelques mots à voix basse, et soudain, Blanche a éclaté en sanglots...

Toutes les femmes du village ont accouru. La lettre disait à Blanche que, quelque part en Lorraine, dans une forêt de sapins, son mari avait été tué par une balle de fusil...



Elle a été la première du village à recevoir une nouvelle de ce genre. D'autres ont suivi.

Un mari, un fils, un neveu, un oncle ou un cousin: la liste des victimes s'est allongée.

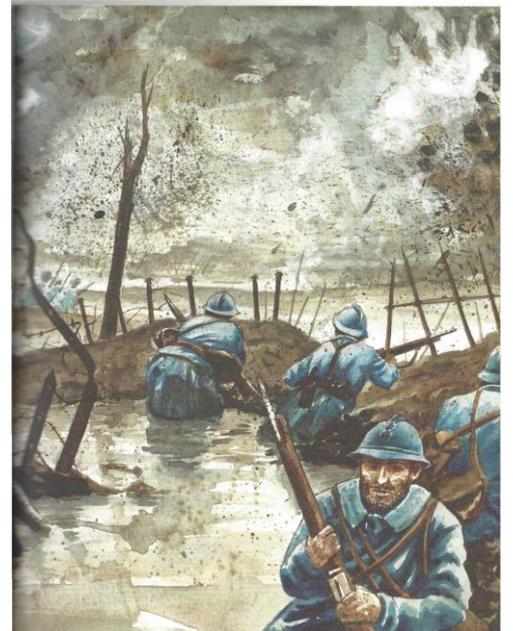
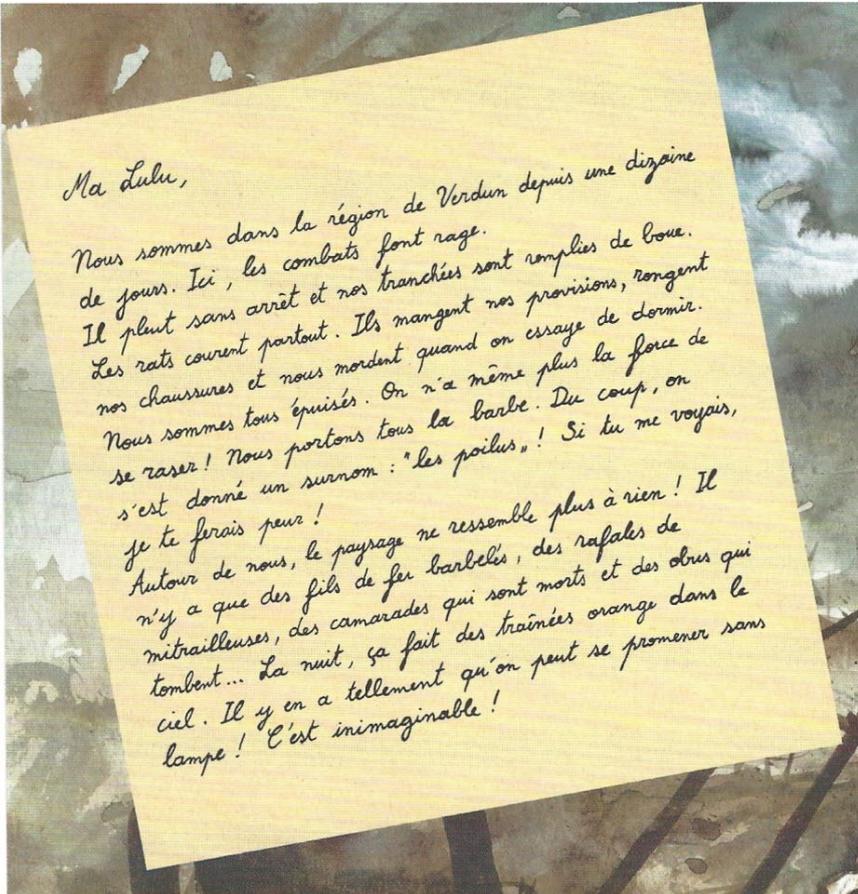
Peu à peu, les vêtements noirs se sont multipliés chez nous...

C'est alors que j'ai vraiment commencé à m'inquiéter pour Charles. Ses messages arrivaient toujours, mais la situation au front semblait empirer

de semaine en semaine. Enfin, au mois de mai, il m'a envoyé une longue lettre. C'est le dernier courrier que j'ai reçu de lui...

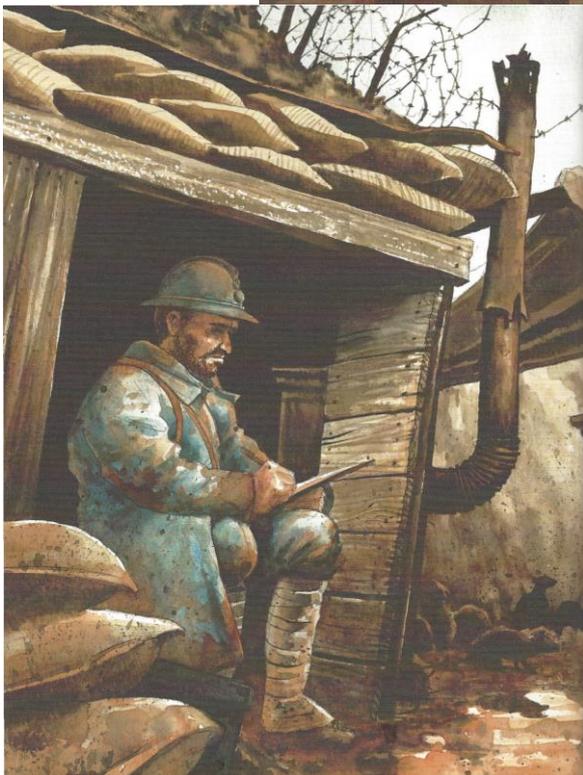
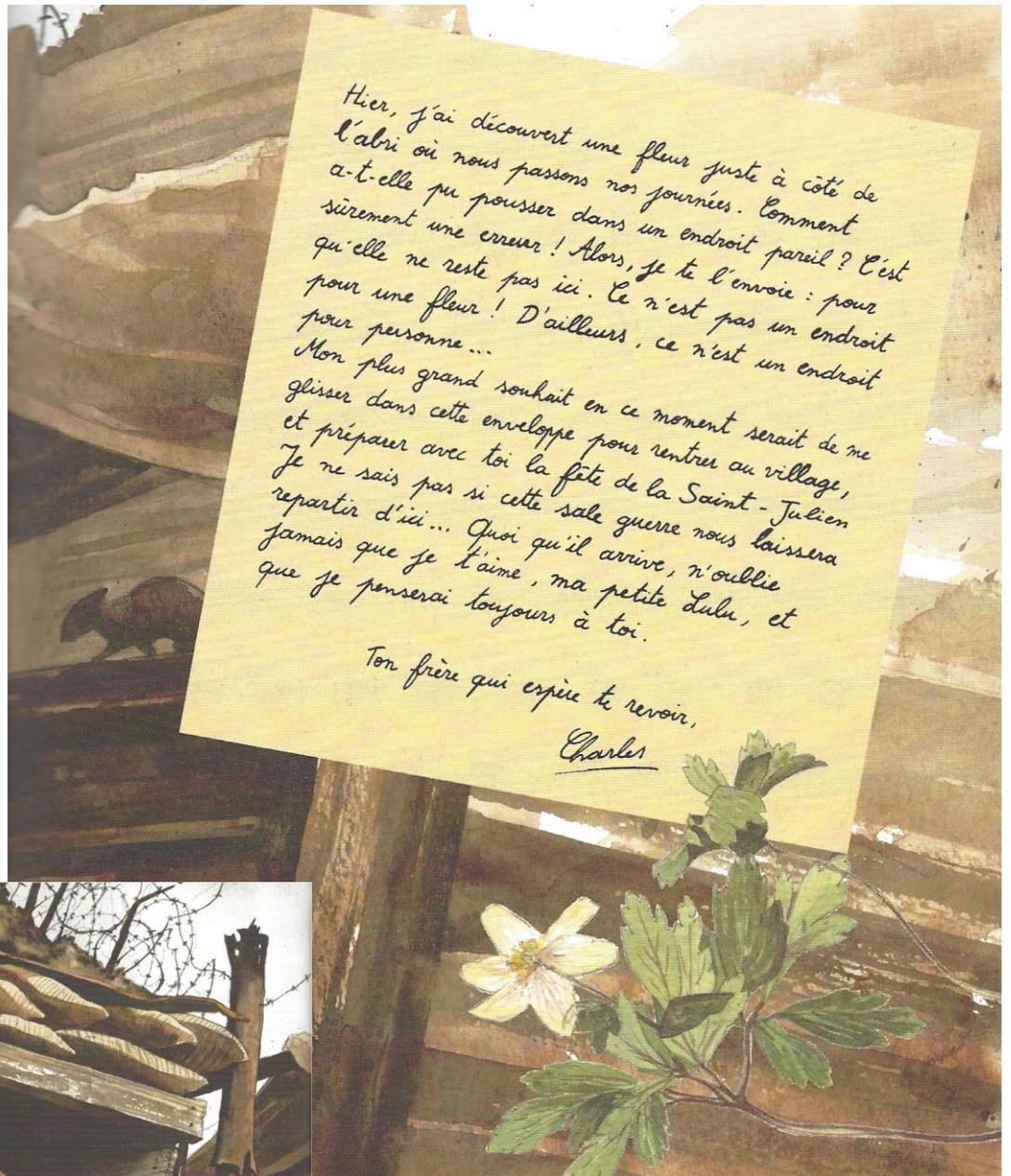
Lulu et la grande guerre, Fabian Grégoire

Partie 4



Lulu et la grande guerre, Fabian Grégoire

Partie 5

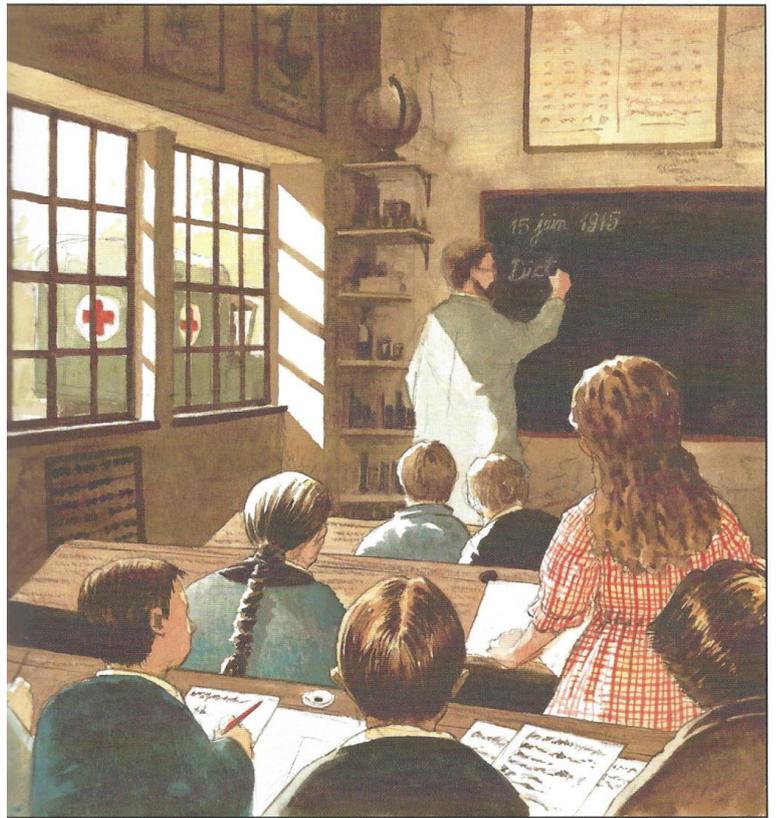


J'avais la gorge nouée en finissant la lettre. Je ne savais plus quoi penser, et surtout, j'en voulais à Charles de songer à des choses pareilles.

Pendant presque trois mois, nous n'avons plus rien su de lui.

«Tu sais, Lulu, il lui est peut-être arrivé quelque chose... » a dit un jour papa. Je ne sais pas ce qui m'a pris alors : je me suis mise à hurler, à crier qu'il ne pouvait rien arriver à mon frère, et qu'il rentrerait bientôt... Mais en vérité, je n'en savais rien.

Pourtant, lorsqu'un matin j'ai vu passer une ambulance devant les fenêtres de l'école, j'ai su tout de suite que c'était Charles. Je ne sais pas pourquoi, mais j'en étais certaine ! J'ai bondi de ma place, et malgré les remarques de monsieur Gilbert, j'ai quitté la classe. Personne n'aurait pu m'en empêcher.



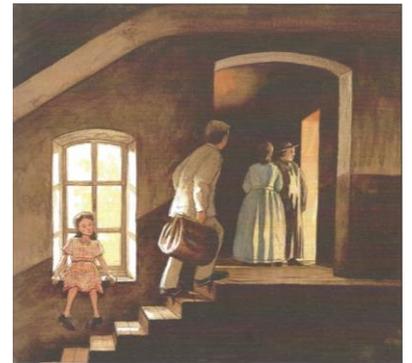
J'avais raison: l'automobile s'est arrêtée devant la maison, et des hommes habillés de blanc en sont descendus. Je me suis mise à courir comme une folle : « Charles, Charles !... » Mes parents étaient debout côte à côte face à l'arrière du véhicule. Lorsque j'ai été plus près, j'ai remarqué le regard figé de maman, et les larmes qui coulaient sur ses joues.

Papa s'est avancé vers moi, et à ma surprise, il m'a empêchée d'approcher.

« Ton frère est de retour, mais il est très fatigué. Il faut que tu le laisses se reposer... »

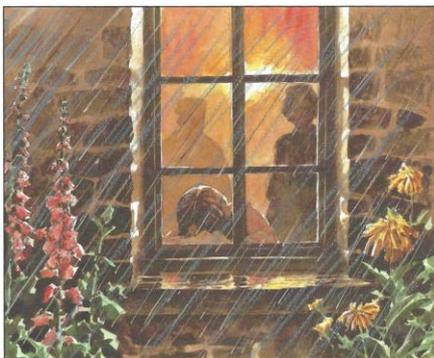
J'ai eu beau trépigner, supplier... il n'y a rien eu à faire. J'ai dû rester dehors pendant que les infirmiers installaient Charles dans sa chambre.

Jusqu'au soir, il y a eu des allées et venues dans les escaliers. Le docteur Bertaud est passé à la maison, et au moment de me coucher, je n'avais toujours pas vu mon frère...



Dans la matinée du lendemain, ç'a été la même chose : il fallait que je sois patiente. Je pourrais bientôt voir Charles, mais il dormait encore à cette heure-là...

Enfin, dans l'après-midi, papa et maman m'ont dit que j'allais pouvoir entrer dans sa chambre. Mais avant, ils avaient des choses à m'expliquer... C'est vrai qu'au début, je n'ai pas compris ce qu'ils me racontaient. Ensuite, j'ai beaucoup pleuré : je ne voulais pas y croire, et j'avais peur.



Depuis ce jour, j'ai eu le temps de m'habituer à Charles et à son fauteuil roulant.
Je sais que beaucoup de gens sont morts durant ces quatre années qu'a duré la guerre, et j'ai de la chance que mon frère soit vivant. Pourtant, certains soirs, nous songeons à tout ce que nous ne pourrions plus jamais faire ensemble...



Alors, dans ces moments-là, je saisis les poignées de son fauteuil, et nous montons sur la colline derrière le village pour voir le soleil se coucher sur les champs de blé.